

Cohen BrB 781
DON MARCEL COHEN

1986

LES COURS DE L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

COURS DE PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

Par

Cécile ANGRAND

Agrégée de l'Université



Définition de la philosophie

Le problème fondamental de la philosophie

L'idéalisme

Le matérialisme

1945

ÉDITIONS SOCIALES - PARIS

Prix: 10 fr.

LES COURS DE L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

COURS DE PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

Par

Cécile ANGRAND

Agrégée de l'Université



Définition de la philosophie

Le problème fondamental de la philosophie

L'idéalisme

Le matérialisme

1945

ÉDITIONS SOCIALES - PARIS

BIBLIOTHEQUE
MARXISTE DE
PARIS

PREMIÈRE LEÇON

DÉFINITION DE LA PHILOSOPHIE

a) La philosophie est impopulaire.

La philosophie, conçue dans son développement systématique, est impopulaire, écrit un philosophe du XIX^e siècle, son activité mystérieuse paraît aux regards profanes une agitation aussi extraordinaire que vaine, elle semble un professeur de magie dont les conjurations résonnent solennellement, parce qu'on ne la comprend pas.

Rien de plus exact.

La philosophie apparaît au plus grand nombre des hommes comme une discipline hermétique et inaccessible. Inaccessible par son objet même ; la philosophie, semble-t-il, spéculer sur des abstractions : la nature de l'homme, l'origine de l'univers, le bien et le mal. Inaccessible par son langage, par son jargon ; le philosophe emploie des mots qui ne sont pas ceux du langage ordinaire ; seuls les initiés peuvent pénétrer dans ce temple : « un professeur de magie ».

La philosophie est impopulaire, parce qu'il semble bien qu'elle ne serve à rien, qu'elle ne soit utile à rien dans la vie ; on se représente souvent le philosophe comme un homme de cabinet, un rêveur, un maladroit, un homme incapable d'aucune pratique, incapable d'enfoncer un clou dans le mur, de manier le fusil, incapable de se mêler à la vie politique.

Cette conception est très ancienne ; l'auteur comique de la Grèce antique, Aristophane, représentait Socrate, le philosophe, assis dans une corbeille et suspendu entre ciel et terre, se promenant à travers les nuées. Et dans un dialogue de Platon, on entend un jeune aristocrate d'Athènes, Calliclès, un jeune homme qui se destine à une brillante carrière politique, on l'entend dire à Socrate, le vieux philosophe déguenillé : N'as-tu pas honte, Socrate, n'as-tu pas honte, à ton âge, de faire encore de la philosophie ! C'est une distraction qui est saine pour les jeunes gens, c'est une discipline qui sert à orner leur esprit. Mais elle ne convient pas à un homme d'âge mûr !

Telle est encore la position de la plupart de nos contemporains.

Beaucoup méprisent la philosophie ; ils pensent que c'est le propre des bons à rien.

Quelques-uns, un peu jobards, l'admirent, comme une magie impénétrable.

Eh ! bien, sans doute, il y a des fondements vrais à cette réputation de la philosophie.

C'est que, depuis son aurore, il y a eu un grand nombre de perversions philosophiques, de philosophies empoisonnées. Il y a une multitude d'œuvres philosophiques illisibles, ou dépourvues de tout intérêt réel pour celui qui n'est pas historien de la philosophie.

Vous ne lirez jamais certains traités d'Aristote, certains dialogues de Platon, les *Sommes* de saint Thomas d'Aquin, la *Monadologie* de Leibnitz, les livres du philosophe nazi Heidegger, et, pas davantage, aucun des manuels utilisés dans nos lycées.

Mais à côté de ces perversions, il y a une philosophie saine.

Nous allons chercher à la définir.

b) Définition de la philosophie.

Dans le dictionnaire encyclopédique de d'Alembert et de Diderot, au XVIII^e siècle, on trouve cette définition :

Philosopher, c'est donner la raison des choses, ou du moins la chercher.

La philosophie est en effet apparue, dès sa naissance, dans l'antiquité, comme une tentative d'explication des choses, par leur raison. Il y a deux façons d'expliquer le monde :

Par les dieux, c'est la religion.

Par la raison des choses, c'est l'explication scientifique ou philosophique. Je prends un exemple de ces deux façons d'expliquer :

— L'éclair et la foudre apparaissaient aux anciens comme la manifestation de la colère de Jupiter, le maître des dieux ; quand il entre en courroux et qu'il fronce le sourcil, la terre tremble, le tonnerre tonne et l'éclair luit.

C'est l'explication religieuse.

— L'explication scientifique est celle qui rend compte de la raison de l'éclair, résultat de modifications électriques de l'atmosphère.

Deuxième exemple : Au XIX^e siècle, l'entomologiste Fabre explique l'instinct par la bonté de Dieu. Aujourd'hui, l'instinct est expliqué par l'action du milieu sur un organisme.

La philosophie, à sa naissance, se confond avec la science. C'est une tentative pour balayer les dieux de l'univers. C'est une entreprise hardie et révolutionnaire ; la résolution héroïque d'expliquer tout ce qu'on perçoit par des causes naturelles : expliquer le monde par l'eau, par la terre, par le feu, ou, mieux encore, par les mouvements des atomes et leur combinaison.

La philosophie ne s'en cache pas. Elle fait sienne la profession de

foi de Prométhée : En un mot, j'ai de la haine pour tous les dieux 1.

Le philosophe des temps antiques, c'est celui qui, renvoyant les dieux à leurs ripailles dans l'Olympe inaccessible, cherche la raison des jours et des nuits : il est astronome ; il cherche la raison du flottement des corps : il est physicien ; il cherche la raison des maladies des vivants : il est biologiste et médecin.

Dans les temps modernes, lorsque, au XVI^e siècle, après un long sommeil des sciences, la philosophie renaît, portée par les découvertes techniques et géographiques, l'ébranlement de la féodalité et la constitution de la bourgeoisie naissante, le philosophe est à nouveau celui qui cherche à expliquer les choses par leur raison, par des rapports mathématiques ; le philosophe est le savant.

L'illustre philosophe du XVII^e siècle Descartes, est un mathématicien, un physicien et un médecin. Mais dans la seconde moitié du XVII^e siècle, des philosophes, traîtres à l'esprit philosophique, entreprennent de compléter l'explication scientifique, insuffisante à leur gré, par une explication métaphysique ; c'est le départ d'une « philosophie ivre », comme disait Feuerbach au XIX^e siècle, dans ses premières attaques contre Hegel. A partir de ce moment, il y aura une philosophie ivre et une philosophie sobre ; une philosophie qui est essentiellement métaphysique et une philosophie qui est réaction contre la métaphysique.

Qu'est-ce que la métaphysique ? C'est l'étude (si j'ose dire...) de tout ce qui se trouve en dehors de la physique, en dehors de l'univers sensible, tout ce qui ne peut ni se voir, ni s'entendre, ni se toucher : Dieu, l'âme, le bien et le mal, etc.

Dans ce domaine métaphysique, la méthode de recherche ne peut être ni l'observation, ni l'expérience, c'est une méthode de pur raisonnement, elle aboutit à considérer des objets immobiles, identiques à eux-mêmes, détachés les uns des autres par des divisions éternelles et opposés à des contraires qui s'excluent éternellement.

Je prends un exemple : le mal. La méthode métaphysique consiste à définir le mal, en soi, le mal éternel, semblable à lui-même à travers le temps et l'espace, absolument contraire au bien, dont il est exclu ; la méthode métaphysique consiste à raisonner sur l'origine du mal, la nature du mal, etc.

Pour le métaphysicien, les choses et leurs effets intellectuels, les notions, sont des objets d'analyse isolés, devant être considérés les uns après les autres, les uns sans les autres ; des objets invariables, fixes, immobiles, donnés une fois pour toutes. Il pense par antithèses dépouillées de tout moyen terme ; il parle par oui et par non ; tout ce qui est au delà est sans valeur. Pour lui, une chose existe ou n'existe pas ; une chose ne peut être à la fois elle-même et autre qu'elle-même. Le négatif et le positif s'excluent absolument. La cause et l'effet sont en directe opposition l'une à l'autre 2.

Or, cette méthode métaphysique est fausse ; elle ne correspond pas à la réalité.

(1) KARL MARX : Œuvres philosophiques, t. I, p. XIV. Edit. Costes, 1927. « Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et chez Epicure. »

(2) ENGELS : L'Anti-Dühring, t. I, p. 9. Edit. Costes, 1931. Voir ENGELS : Socialisme utopique et socialisme scientifique, p. 11. Editions du Parti communiste français, 1944.

Les choses ne sont pas immobiles et sans changement dans la nature. On ne trouve pas de couples de contraires qui s'excluent. Par exemple, on ne peut pas opposer la vie à la mort comme des contraires... On sait maintenant que la vie des êtres n'est possible que par une lutte perpétuelle entre les cellules, une destruction, une mort continuelle. La vie contient en elle de la mort. Et, réciproquement, la mort engendre la vie : l'humus féconde la terre et nourrit les plantes vivaces.

Lorsque nous soumettons à l'examen de la pensée la nature, ou l'histoire de l'humanité, ou notre propre activité mentale, ce qui s'offre à nous tout d'abord, c'est le tableau d'un enchevêtrement infini de relations, d'actions et réactions, où rien ne demeure ce qu'il était, où il était, comme il était, où tout se meut, se transforme, devient et passe¹.

Rien n'est immobile et sans changement. Exemple : le bien et le mal : ces concepts varient avec chaque société et avec chaque moment de l'évolution d'une société.

La philosophie sobre donne raison aux choses, donne raison toujours, à l'expérience, et donne tort à la métaphysique, qui n'est pas d'accord avec l'expérience. Elle est une machine de guerre contre la métaphysique.

Cependant la philosophie n'a pas pu rester identique à la science.

A partir du XVIII^e siècle, l'essor scientifique est tel, que la spécialisation se fait parmi le travail scientifique ; chaque science s'attache à des objets de plus en plus particuliers, et, avec son outillage propre, ses méthodes spécifiques, elle se détache des autres et s'individualise (mathématiques, physique, chimie, biologie).

Et l'on voit, peu à peu, toutes les sciences, comme des enfants nécessairement ingrats, s'éloigner du sein de leur mère, la philosophie.

Depuis le XIX^e siècle qu'est-ce que la philosophie ? (j'entends bien : la philosophie sobre).

1. C'est d'abord comme un prolongement des sciences ; elle étudie les problèmes les plus généraux, tandis que chaque science étudie des problèmes particuliers ; par exemple, la philosophie étudie le problème de la matière ; elle cherche à opérer la synthèse des résultats obtenus par les physiciens, les chimistes et les mathématiciens : la philosophie étudie la nature de l'instinct, par une synthèse des résultats obtenus en botanique, zoologie, paléontologie, écologie.

2. La philosophie est en même temps une réflexion sur les sciences, et sur tous les travaux humains. Elle cherche à définir les méthodes des sciences, les rapports qui existent entre les sciences et les métiers, entre les sciences, les métiers et les beaux-arts. La philosophie s'efforce de chercher les raisons du développement de la pensée humaine, d'en trouver et d'en définir les étapes.

Telle quelle, la philosophie n'est pas une discipline hermétique et mystérieuse. Son objet est concret : la matière, l'instinct, le progrès des sciences, le développement des outils et des machines. Son langage est celui des sciences ou de l'histoire. Il n'y a pas, il ne doit pas y

(1) ENGELS : *Anti-Dühring*, t. I, p. 7-8.

avoir de jargon philosophique. Sa méthode est celle des sciences ou de toutes les pratiques bien conduites, c'est l'observation et l'expérience. Rien donc qui doit rebuter ou effrayer.

Quelque chose, au contraire, doit déterminer chacun à étudier la philosophie. C'est la seule discipline qui, par sa généralité, puisse donner une méthode générale de raisonnement, une méthode générale de penser.

Elle permet d'acquérir une méthode de penser *le monde, l'homme, la société des hommes.*

a) *Une méthode de penser le monde.*

La philosophie nous délivre de toutes les superstitions qui demeurent en nous à notre insu, de cette détestable tendance à prêter à l'univers quelque désir secret, quelque aspiration, quelque mystère profond.

Combien d'entre nous éprouvent encore, en observant les mouvements de certaines plantes, ou les instincts des animaux, une sorte d'admiration religieuse. Quelques-uns ont lu les livres de Fabre, où l'entomologiste oublie d'observer pour admirer les « merveilles de l'instinct », et s'écrie que ces merveilles sont impénétrables.

La philosophie nous interdit cette méthode de penser le monde en démontrant qu'elle est fausse.

b) *Elle nous permet d'acquérir une méthode de penser l'homme.* Dans ce domaine encore, nous gardons en nous mille superstitions : le mystère terrifiant d'une âme éternelle, ou celui, non moins terrifiant, d'un péché originel, le mythe de l'homme déchu, incapable de rien connaître ; l'homme déchu et impuissant.

La philosophie déracine ces erreurs et nous apprend scientifiquement ce qu'est l'homme ; elle dénombre ses possibilités, démontre sa grandeur et sa puissance indéfinie.

c) *La philosophie, seule, nous permet d'acquérir une méthode de penser la société des hommes.*

Utilisant toutes les découvertes de l'histoire, la philosophie nous apprend ce qu'est le progrès ; entendez par là, non pas une hypothèse systématique et métaphysique qu'on pourrait appeler l'optimisme, mais un progrès tel qu'on peut l'observer et l'expérimenter ; le progrès scientifiquement analysé sous ses trois formes.

1. Progrès matériel : perfectionnement des conditions de vie avec le perfectionnement des outils et des machines.

2. Progrès intellectuel : progrès de l'explication scientifique.

3. Progrès moral : progrès de la conscience, accroissement de la dignité humaine et des libertés.

Je me résume : nous devons tous étudier la philosophie parce qu'elle nous donne une méthode générale de raisonnement. Il importe de ne pas en laisser le privilège à un petit nombre d'étudiants, qui, d'ailleurs, risquent souvent d'en faire un mauvais usage, en s'égarant parmi le labyrinthe de cette métaphysique dont Voltaire disait :

Les disputes métaphysiques ressemblent à des ballons remplis de vent que les combattants se renvoient : les vessies crèvent, il ne reste rien.

DEUXIÈME LEÇON

LE PROBLÈME FONDAMENTAL DE LA PHILOSOPHIE : IDÉALISME OU MATÉRIALISME ?

Le but principal de ce cours de philosophie est de vous expliquer le *matérialisme dialectique* de Marx et d'Engels. Mais pour arriver à ce but, il nous faut avancer par étapes. Le matérialisme dialectique n'est, pas plus qu'aucune autre réalité, créé de rien, il n'est pas apparu comme un miracle, comme un *Deus ex machina*, ce bon Dieu en carton promené sur roues que les auteurs du moyen âge faisaient intervenir pour résoudre les situations dans leurs drames, dans leurs mystères.

Marx et Engels ont une place dans le développement de la pensée philosophique ; ils ont des pères, ils ont des précurseurs, ils ont été précédés par des philosophes éminents, qui, étant donné le développement scientifique de leur temps, le développement des techniques, de leur temps, le régime économique et social de leur temps, pensaient aussi bien qu'ils le pouvaient, pensaient aussi vrai qu'ils le pouvaient.

Si on commence l'étude de la philosophie par celle du matérialisme dialectique, on risque de ne pas bien le comprendre. Il faut, pour en pénétrer le sens, le concevoir à sa place dans l'histoire de la pensée, connaître ses origines, sa descendance. C'est contraire à la méthode de Marx d'étudier le marxisme tout seul. Il l'a dit : « Il n'y a d'idée qu'historique ». L'idée de la justice ne signifie rien si vous ne la situez pas dans le temps, si vous n'expliquez pas les étapes par lesquelles est passée l'idée de justice. Le marxisme ne signifie rien si vous ne le situez pas dans l'histoire de la philosophie.

L'expression : « matérialisme dialectique » signifie que le matérialisme de Marx est dialectique. Il y a là deux concepts qu'il nous faut éclairer préalablement, il faut savoir ce qu'est le matérialisme, et ce qu'est la dialectique. Nous allons faire l'un et l'autre, et d'abord nous expliquerons ce qu'est le matérialisme, sous ses différentes formes. Avant Marx et Engels, il y a eu des philosophes matérialistes, il y a eu les matérialistes de l'antiquité gréco-romaine : Démocrite, Epicure, Lucrèce ; il y a eu les matérialistes du XVII^e siècle : Descartes, Gassendi ; il y a eu les matérialistes du XVIII^e siècle : Voltaire, Diderot, Helvétius.

Or, il y a des traits communs à toutes les philosophies matérialistes :

nous devons les bien connaître avant de pénétrer dans le matérialisme qui est en même temps dialectique.

Mais pouvons-nous étudier le matérialisme tout seul, comme un produit de la pensée qui serait unique ? Ce serait encore une manière fautive de prendre le problème.

A travers l'histoire, depuis l'aurore de la philosophie jusqu'à nos jours, le matérialisme s'est posé en s'opposant à une autre philosophie, à une autre attitude philosophique : l'idéalisme.

Entendez bien qu'il n'y a pas une philosophie idéaliste éternelle, pas plus qu'il n'y a une philosophie matérialiste éternelle : ce serait ressusciter ces couples de contraires que nous avons éliminés dans notre première leçon avec la métaphysique : l'idéalisme s'est exprimé à travers l'histoire, sous des traits tout à fait dissemblables, et il y a très loin de l'idéalisme de Platon à celui de Malebranche, de celui de Malebranche à l'idéalisme de Berkeley, de celui de Berkeley à celui de Bergson. N'empêche qu'il y a des traits communs à toute philosophie idéaliste.

Précautions préliminaires une fois pour toutes ; éliminez le sens qu'on donne ordinairement à ces deux mots : un matérialiste et un idéaliste.

Que veulent dire ceux qui n'ont pas étudié la philosophie quand ils parlent de matérialisme : ils entendent la goinfrerie, l'ivrognerie, les plaisirs des sens, le train de vie fastueux, la convoitise, l'avarice, la chasse aux profits, la spéculation à la Bourse, le marché noir.

C'est le « matérialisme sordide » qui, dans les temps de disette, se réduit modestement à la recherche de la nourriture et d'un peu de chauffage.

L'idéalisme : c'est la foi dans la vertu, la foi dans l'humanité, dans un idéal de vie, dans un monde meilleur.

Le matérialiste a une préoccupation dominante : son bien-être.

L'idéaliste a une préoccupation dominante : l'instauration du règne de la justice.

J'ai l'intention de vous enseigner que l'idéalisme est faux et que le matérialisme a raison. Ai-je l'intention de vous enseigner que le but de la vie est de bien boire et de bien manger ? Non certes. (Encore que je ne pense pas, comme certains philosophes, qu'il est indifférent de n'avoir rien à boire et rien à manger.) Il faut se débarrasser une fois pour toutes de ces notions fausses.

Idéalisme ou matérialisme : c'est le problème central de la philosophie, c'est le choix décisif qu'il faut faire et toujours refaire, au cours de sa vie. Choix capital : car selon que vous pensez en matérialiste ou en idéaliste, toutes vos idées, toutes vos opinions en sont changées. Vous ne vivez pas de la même façon, vous ne comprenez pas le monde de la même façon. Vous ne pensez pas les situations quotidiennes de la même façon et vous ne résolvez pas de la même façon les problèmes politiques.

*
**

Lorsque les philosophes ont entrepris d'expliquer la nature, ils ont été conduits à distinguer, parmi les réalités de l'univers, deux sortes

de réalités : les objets matériels et les pensées qui ne sont pas des objets matériels.

Nous pouvons dire, en termes que nous allons expliquer, deux sortes de réalités : la *matière* et l'*esprit*.

L'*esprit*, c'est ce que nous appelons encore la pensée, ou les idées, ou la conscience, ou l'âme.

La fonction de la pensée, que Descartes appelait joliment la « lumière naturelle », c'est de se représenter les choses ; les idées sont cela, des représentations : j'ai une idée, une quantité d'idées de la mer, des fleuves, de la montagne, du courage des hommes, de leur lâcheté ; quelques-uns ont ou prétendent avoir, une idée de Dieu : une représentation.

Vous me direz, mais une forme de la pensée, c'est le sentiment, une fonction de l'âme, c'est de sentir, de souffrir, d'aimer, de haïr ; oui, mais c'est toujours une représentation quand même. Par exemple : aimer, c'est se représenter un objet comme bon, comme désirable, comme nécessaire pour nous ; haïr, c'est se représenter un objet comme nuisible, pernicieux, intolérable. Tandis que les représentations de la montagne vous laissent froids, tranquilles, sur votre chaise, la représentation de l'ennemi que vous haïssez vous fait rougir, fait battre plus vite votre cœur, vous fait trépigner de l'impatience de vous battre et quitter cette chaise de tranquille auditeur.

La pensée, ou l'*esprit*, c'est donc l'idée que nous nous faisons des choses.

La *matière*, c'est tout ce que nous percevons, tout ce que nous pouvons voir, toucher, c'est l'ensemble des objets qui nous entourent.

Le problème philosophique par excellence, c'est la question des rapports qui existent entre l'*esprit* et la *matière*, entre la pensée et la *matière*, ou, comme dit Engels, entre la pensée et le réel.

Voici ce qu'écrivit Engels, dans l'ouvrage que je vous recommande de lire : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, chapitre II, intitulé : « Idéalisme et Matérialisme » :

*La grande question fondamentale de toute philosophie, et spécialement de la philosophie moderne, est celle du rapport de la pensée à l'être*¹.

C'est ce problème des rapports de la pensée à l'être qui partage idéalistes et matérialistes.

Sous quelles formes se présente ce problème ?

1. Depuis des temps très reculés, les hommes, complètement ignorants de leur structure physique, s'imaginèrent que leurs pensées, leurs idées n'étaient pas une activité de leur propre corps, mais d'une âme particulière, habitant dans ce corps et le quittant au moment de la mort. L'apparition des rêves fut sans doute pour quelque chose dans cette croyance : puisque des amis absents, des parents morts apparaissent présents et vivants dans les rêves, chacun doit avoir une double existence. L'âme, c'est le double qui habite le corps.

Alors apparut cette idée que l'âme, en se séparant du corps, continue

(1) Voir ENGELS : *Feuerbach...*, ch. II, p. 13.

à vivre de sa vie particulière, que l'âme est immortelle ; et quand on arrive dans la Grèce ancienne, au IV^e siècle avant Jésus-Christ, au temps de Platon, par exemple, on trouve une opposition de nature, clairement posée, entre le corps et l'âme ; entre la matière et l'esprit ; une âme immatérielle, et par conséquent immortelle, est opposée au corps et à la matière.

Voilà une position idéaliste, à quoi s'opposera la position matérialiste ; il n'y a pas d'âme immatérielle et immortelle ; il n'y a pas deux hommes en un, il n'y a pas deux natures ; les deux termes : esprit et matière ne désignent pas deux natures opposées, irréductibles et qui s'excluent. L'âme, disait Lucrèce, est faite d'atomes, comme le corps, seulement ce ne sont pas les mêmes atomes. Ne croyez pas qu'en faisant cela il désespérait les hommes : originellement, l'idée de l'immortalité n'apparaît pas du tout comme une consolation, mais au contraire comme une fatalité terrifiante.

Au XVIII^e siècle, le problème central de la philosophie est encore celui-ci : l'âme est-elle oui ou non de même nature que le corps ? Les métaphysiciens du XVII^e siècle ont affirmé l'éternité de l'âme, est-ce vrai ?

Voilà donc une première forme de l'opposition : idéalisme, matérialisme.

2. Avec le moyen âge chrétien, la question prend une forme nouvelle.

Dans les religions primitives, les dieux se confondent avec les objets ; il y a le dieu de chaque arbre, de chaque pierre. Puis, au fur et à mesure de l'évolution des religions, on voit les dieux devenir de plus en plus abstraits : dieu de la forêt, dieu de la terre ; on arrive à ces dieux que vous présentent les récits d'Homère : une famille de dieux qui habitent une montagne inaccessible ; ils sont encore matériels, ils se cassent une jambe, ils sont boiteux, ils rient bruyamment, ils se saoulent épouvantablement, ils sont amoureux, etc.

Dans les religions monothéistes comme la religion chrétienne, tous les dieux se subliment, se distillent, comme dit Engels, en un seul, qui n'est plus du tout matière, mais seulement esprit. Le Dieu des chrétiens, le vrai, celui des textes sacrés, est *pur esprit*, il est hors des lieux, hors du temps, éternel.

Alors un nouveau rapport se construit entre esprit et matière.

Est-ce Dieu qui a créé la matière, c'est-à-dire, est-ce l'esprit, l'esprit pur, qui a créé la matière ?

Si vous répondez : oui, idéalisme.

Si vous répondez : non, la matière a une origine naturelle, il n'y a pas de création de Dieu : matérialisme¹.

3. *Troisième aspect de l'opposition idéalisme-matérialisme.*

S'il existe une âme immatérielle, s'il existe un Dieu, pur esprit qui a créé la matière, le monde, l'homme, alors l'esprit précède la matière, et est beaucoup plus important que la matière.

Rapport de priorité pour l'esprit, pour les idées ; l'esprit existe avant la matière, il en est l'origine ; les idées ont plus de réalité que

(1) ENGELS : Louis Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande. Voir ch. II.

la matière. Voici la position idéaliste : l'esprit peut exister sans la matière, la matière ne peut pas exister sans l'esprit.

L'idéalisme affirme l'existence des idées pures (Malebranche au XVII^e siècle, au XX^e siècle, Bergson). Sa forme extrême sera de nier l'existence de la matière.

Les matérialistes inversent ce rapport. La matière est nécessaire à l'esprit, l'esprit pur n'existe pas, les idées pures n'existent pas ; il n'y a pas d'idées sans corps.

Toutes nos représentations sont formées à partir de la matière. Toutes nos idées les plus pures, en apparence, les plus abstraites, sont construites à partir des objets extérieurs et de l'impression qu'ils font sur notre corps. Le rapport de priorité doit être renversé : la matière d'abord, la pensée ensuite.

4. Je voudrais distinguer un quatrième et dernier aspect de l'opposition qui nous occupe, une quatrième façon de concevoir les rapports entre la matière et l'esprit, la réalité et la pensée.

Quelle relation y a-t-il entre nos idées sur le monde environnant et ce monde lui-même ? Notre pensée est-elle en état de connaître le réel ? Pouvons-nous dans nos représentations du monde, reproduire une image fidèle de la réalité ?

Il y a des philosophes idéalistes qui admettent cette possibilité, mais j'appelle d'une façon générale idéalisme le point de vue qui consiste à nier cette possibilité (Kant, Bergson). Le matérialisme affirme au contraire et démontre par l'expérience, par les progrès des sciences et de l'industrie, l'identité de la pensée et de l'être.

Je me résume.

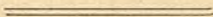
Voici les problèmes qui divisent en deux camps les philosophes :

1. Y a-t-il une âme immatérielle et éternelle ?
2. Y a-t-il un Dieu, pur esprit, créateur de l'univers ?

Ces deux questions, en général, sont liées : qui affirme l'existence d'une âme éternelle affirme, en même temps, l'existence d'un Dieu éternel et créateur.

3. Y a-t-il des idées pures, distinctes de la matière et plus réelles, plus riches, plus savoureuses que la matière ? (celui qui l'affirme finit en général par rejoindre la solution religieuse et affirmer Dieu (Bergson).

4. L'idée est-elle la même chose que le réel, l'exprime-t-elle intégralement ?



TROISIÈME LEÇON

QU'EST-CE QUE L'IDÉALISME ?

Distinction entre idéalisme moral et idéalisme philosophique.

L'idéalisme moral est le choix d'un idéal de vie.

Un idéal, c'est une idée qui n'existe encore que dans l'esprit, mais qu'on veut faire passer dans la réalité.

Exemple : les philosophes anciens avaient un idéal de sagesse, des idéaux de sagesse ; ils se faisaient une idée de la sagesse qu'ils essayaient de réaliser le mieux possible dans leur vie.

Les philosophes français du XVIII^e siècle avaient un idéal de justice sociale ; ils se faisaient une idée de la justice qu'ils essayaient de transformer en réalité par la suppression des abus, arbitraires et injustices.

Ces philosophes étaient à la fois des idéalistes, au sens moral du terme, et des matérialistes, au sens philosophique.

L'idéalisme philosophique, c'est l'attitude de pensée qui consiste (si on décide de lui donner une acception tout à fait générale) à *expliquer la matière par l'esprit*, ou encore, qui consiste à tenir la pensée ou l'esprit, comme terme premier, par rapport à la matière.

Nous n'allons pas étudier toutes les formes de l'idéalisme. Nous allons choisir les plus caractéristiques, et, en particulier, nous allons parler aujourd'hui de l'idéalisme intégral tel que l'a proposé l'évêque anglais Berkeley au XVIII^e siècle.

Quand je vous dirai tout à l'heure ce qu'il peut soutenir, quelques-uns d'entre vous vont sourire, et se demander comment on peut bien étudier des choses aussi absurdes : le monde extérieur n'existe pas ! la matière n'existe pas ! Comment un homme qui s'est une fois heurté contre un arbre ou contre une chaise, comment un homme qui a touché un rocher peut-il soutenir une absurdité pareille ? Il faut surmonter ce mouvement d'humeur et essayer d'entrer dans la pensée de Berkeley : c'est l'une des formes les plus cohérentes, les plus logiques, les plus complètes de l'idéalisme. (Outre que Berkeley a beaucoup d'art et présente sa philosophie d'une manière fort agréable.)

Diderot qui est avant Marx et Engels le plus grand des penseurs matérialistes, écrivait :

Le système de Berkeley, à la honte de l'esprit humain et de la philosophie, est le plus difficile à combattre, quoique le plus absurde de tous ¹.

(1) DIDEROT : Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient.

Lénine, dans son ouvrage philosophique si remarquable que je vous engage à lire *Matérialisme et Empirio-criticisme*, Lénine a consacré de nombreuses pages à combattre l'idéalisme de Berkeley ; il dit avec raison que

les philosophes idéalistes les plus modernes n'ont produit contre le matérialisme aucun argument que l'on ne puisse trouver chez l'évêque Berkeley.

Quelle est cette forme de l'idéalisme que vous trouverez exposée dans les *Trois Entretiens d'Hylas et de Philonoüs* ? (*Hylas*, l'ami de la matière, celui qui soutient son existence ; *Philonoüs*, l'ami de l'esprit, celui qui nie l'existence de la matière.)

Philonoüs représente Berkeley lui-même, qui veut démontrer ceci : la matière n'existe pas ; seul l'esprit existe. Voici comment. Nous pensons que les objets existent en dehors de nous, c'est parce que nous les voyons, nous les entendons, nous les touchons, c'est parce que nous avons des *sensations* de vue, de toucher, d'ouïe.

Qu'est-ce que cette table ? C'est un ensemble de sensations, c'est dur, c'est vert, c'est long, c'est lisse. Qu'est-ce qu'une carafe ? forme, couleur, etc.

Les objets, ce sont des ensembles de sensations, mais que sont les sensations elles-mêmes ? — des représentations de moi ; elles existent dans mon esprit, elles sont des idées de mon esprit : le vert, le dur, le long ; je les pense vert, dur et long : je me les représente, ils existent dans mon esprit. Les objets existent donc en tant qu'ils sont perçus : « être, c'est être perçu », dit Berkeley.

A maintes reprises, Berkeley insiste : je ne dis pas que les choses n'existent pas ; je ne dis pas que la table, la carafe, le verre n'existent pas, mais ils existent comme sensations, ils existent dans mon esprit et n'ont aucune espèce de réalité en dehors de mon esprit.

Nous sommes le jouet d'une illusion analogue quand nous croyons qu'un monde d'objets existent extérieurement à nous.

Voyez : si un objet existait en dehors de nous, il faudrait admettre cette stupidité qu'il est et n'est pas à la fois la même chose. Par exemple : il nous arrive d'avoir la main droite très froide et la main gauche très chaude ; plongeons-les toutes deux dans la même eau tiède, elle paraîtra chaude à la main droite et froide à la main gauche. Impossible, s'il y avait une eau indépendante de moi, en dehors de moi, qu'elle soit à la fois froide et chaude ; c'est qu'elle existe seulement par rapport à moi, seulement pour moi ; elle est sensations de chaud et de froid.

Comment s'y prend Berkeley ? Il dépouille les objets de toutes leurs propriétés, une à une, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien.

Ce tapis est vert pour moi qui ai la vue normale, mais pour l'un d'entre vous qui est daltonien, il ne se distingue pas d'un tapis rouge, et pour un aveugle il est sans couleur. Dieu sait comment le voient ces insectes qui ont des yeux si différents des nôtres, d'étranges yeux à facettes ? Donc, le vert n'appartient pas au tapis, mais à nous. Il est doux et lisse, pour moi qui ai une peau solide et normale, mais pour un écorché, contact rugueux et intolérable. Donc, le lisse n'est pas dans le tapis, mais en moi. Je dis qu'il est léger, mais si je le laisse tomber sur une fourmi, elle le trouvera extrêmement lourd, le

lourd n'appartient donc pas plus au tapis qu'aucune autre qualité ; tout ce que j'appelle le tapis est en moi. Idée de moi, sensations de moi.

Les philosophes grecs avaient distingué deux sortes de qualités des objets :

Les *qualités premières*, celles qui appartiennent aux objets eux-mêmes : la masse, la grandeur, la résistance.

Les *qualités secondes*, celles qui sont en nous : l'odeur, la saveur, la chaleur, etc.

Cette séparation ne répond à rien, disait Berkeley, les qualités premières, comme les qualités secondes, sont en nous.

Ainsi apercevez bien le raisonnement : Berkeley déduit la non existence du monde extérieur de la relativité de nos sensations. Il part d'une observation juste : nos sensations sont relatives (les couleurs que j'aperçois sont relatives à la structure de mon œil ; les sons que j'entends sont relatifs à mon oreille), il part de cette observation exacte pour en induire une conclusion fausse : les objets n'existent pas. C'est ce qu'on appelle un *sophisme*.

Donc le monde extérieur n'existe pas, et la matière qu'est-ce que c'est ? un mot, un mot qui ne répond à rien du tout ; les objets, cela existe, cela existe en moi : un groupe de sensations. Ce qui existe, ce sont des objets : carafe, table, plafond, chaise, gens ; matière : cela ne répond à aucun groupe de sensations, c'est une idée générale : un mot.

A quelles conclusions ces analyses conduisent-elles Berkeley ? La conclusion logique serait ce que les philosophes appellent dans leur jargon : le *solipsisme*. Si tous les objets sont mes représentations, tout existe en tant que représentations de moi : je suis seul à exister (vous êtes tous ma représentation). Berkeley n'ose pas en venir à cette conséquence, qui, cependant, vous le voyez, est logique et nécessaire. Aucun philosophe idéaliste n'a jamais osé être cohérent. Comment Berkeley s'en tire-t-il ? Voici. Il existe d'autres esprits que les miens. (Comment le sais-je ? Impossible à expliquer, c'est là l'inconséquence de l'idéalisme, enfermé dans ma représentation, comment puis-je savoir qu'il y en a d'autres ?) Ces esprits perçoivent le même monde que moi, de telle sorte que si je viens à ne plus me représenter le monde, il n'en continue pas moins d'exister, par les autres esprits qui se le représentent. Et si tous les autres esprits cessaient de se représenter le monde en même temps que mon esprit, le monde ne continuerait pas moins à exister parce qu'il existerait dans la représentation de Dieu ; c'est là sa réalité initiale, et ce qui fait que nous percevons tous un même monde, c'est que Dieu a donné à tous les esprits les mêmes représentations.

Et ce qui est plaisant, c'est que Berkeley s'émerveille de la réalité, de la solidité de son monde qui n'existe pas ; est-il solide, est-il réel ! bien plus solide et réel que votre monde prétendu existant, puisqu'il existe dans l'esprit d'un Dieu éternel.

Voilà où toute philosophie idéaliste aboutit nécessairement : à un Dieu créateur, à un esprit éternel d'où procède le monde, ou la matière.

La forme la plus intégrale de l'idéalisme consiste à nier ce monde au profit de l'esprit seul. La forme la plus répandue admet l'existence

de la matière, du monde extérieur, mais en tant que création d'un esprit dont elle dépend, en tant que reflet d'une pensée.

Nous verrons dans la prochaine leçon les réponses apportées par le matérialisme aux problèmes que pose l'idéalisme. Mais voici ce qui est grave.

Quand il s'agit d'un idéalisme comme celui de Berkeley, le bon sens d'un esprit sain est choqué, révolté : quoi ! le monde extérieur n'existe pas, est-ce possible ?

Mais dans une quantité de philosophies idéalistes, en particulier de philosophies contemporaines, l'idéalisme est si bien camouflé qu'on ne s'en méfie pas, et, en se croyant matérialiste, on est idéaliste.

Qu'on affirme l'existence du monde extérieur, du corps, qu'on ne parle pas de Dieu, de la création, qu'on propose une philosophie « laïque », par opposition à la théologie, alors vous ne vous méfiez pas. Je prends seulement quelques exemples :

Un philosophe contemporain, Bergson, certes ne nie pas le monde, ses objets, le corps humain, la matière, il ne fait pas intervenir la création. Il y a des jeunes gens qui, aujourd'hui, se croient des marxistes et qui admirent Bergson ; est-il possible qu'ils ne décèlent pas l'idéalisme de cette philosophie ? Soit l'explication qu'il propose de la mémoire : il y a deux sortes de mémoires :

Corporelle (mémoire d'une leçon apprise).

Spirituelle (souvenir du sentiment que j'éprouvais en étudiant cette leçon).

Cette seconde forme est la mémoire pure : souvenir qui se conserve dans l'esprit, par l'esprit, mémoire tout à fait indépendante du corps.

Il semble y avoir une troisième forme de mémoire : les images, l'image du texte que j'ai appris par cœur ; quand je veux réciter, je vois la page devant moi ; mémoire la plus fréquente, que représente-t-elle ? le souvenir pur qui s'incarne en empruntant le mécanisme des mots, le jeu des mouvements, car l'image est un mouvement. (Je commence à lire, à prononcer les mots.)

Autrement dit, la mémoire, c'est l'esprit qui se fait corps ; l'essentiel c'est l'esprit pur, l'essentiel et le terme premier, c'est le souvenir pur (pur de matière) qui engendre le souvenir-image.

Voilà une interprétation idéaliste de la mémoire, aujourd'hui entièrement controuvée par l'explication matérialiste, explication scientifique de la mémoire.

De même, l'explication bergsonienne de l'instinct est idéaliste : il l'explique comme une forme de la pensée, une intuition, une « sympathie ».

Autre exemple : Alain souvent s'insurge contre la méthode idéaliste, mais, en fait, il y revient constamment. Exemple : l'explication qu'il donne de la guerre ; il l'explique par le jeu des sentiments, des passions (en 1939, les pacifistes et la croisade idéologique). L'explication idéaliste d'une guerre est une explication *antiscientifique*, l'explication scientifique est celle que donne la science de l'économie politique : l'explication matérialiste.

Même quand une philosophie idéaliste emprunte le langage de la science, ou qu'elle semble utiliser les résultats des sciences, ou qu'elle fait semblant d'emprunter les méthodes scientifiques, une philosophie idéaliste est toujours une explication antiscientifique, à quoi s'oppose, une philosophie matérialiste qui est l'explication scientifique du monde et de la société des hommes.

QUATRIÈME LEÇON



QUEST-CE QUE LE MATÉRIALISME ?

Vous avez peut-être entendu dire que la philosophie matérialiste est une vieille philosophie, une doctrine antique qui n'a pas bougé depuis des siècles. Rien n'est plus faux. L'histoire du matérialisme nous montre cette philosophie comme une pensée tout à fait vivante et toujours en mouvement.

Il est nécessaire qu'il en soit ainsi : en effet, le matérialisme c'est l'explication scientifique de l'univers, l'explication scientifique de l'homme, des sociétés et des travaux humains. Le matérialisme a donc évolué et progressé en même temps que les sciences, dont il est absolument dépendant. Une histoire complète du matérialisme (qui déborderait de beaucoup le temps que nous consacrons ensemble à la philosophie), une histoire complète serait nécessairement une histoire des sciences, de leur évolution.

Ce soir, ce que nous allons tenter de faire, c'est de définir les bases du matérialisme, les positions qui sont communes à tous les aspects du matérialisme, pour différents qu'ils aient été à travers l'histoire ; si j'insiste davantage, ce soir, sur les premières formes occidentales du matérialisme, c'est que nous traiterons, dans les leçons qui vont suivre, du matérialisme français du xvii^e et du xviii^e siècles, et que nous traiterons ensuite longuement du matérialisme dialectique de Marx et d'Engels.

Vous savez comment nous avons posé la question fondamentale de la philosophie : Quels sont les rapports de l'être et de la pensée ? Les matérialistes affirment que l'être, la matière, est l'élément primordial, la chose première, et que l'esprit est chose postérieure, secondaire, dépendant de la matière.

Donc :

1. Pour les matérialistes, ce n'est pas Dieu, ou l'esprit, qui ont créé l'univers, c'est la matière, c'est la nature (vous pouvez employer ce mot comme synonyme de matière, mais en le dépouillant de toute espèce de spiritualité, de force mystérieuse, d'appétit) qui ont créé l'esprit. Selon la formule de Engels dans son *L. Feuerbach*, que j'ai déjà cité plusieurs fois : « l'esprit n'est lui-même que le produit supérieur de la matière ».

2. Pour les matérialistes, il ne peut pas exister de pensée, ou d'esprit,

sans matière ou sans corps, il ne peut pas y avoir d'esprit pur. Au XIX^e siècle, un philosophe matérialiste, Engels, s'exprime ainsi :

Notre conscience, notre pensée, si transcendantes qu'elles m'apparaissent, ne sont que des produits d'un organe matériel, corporel, le cerveau.

Il ne peut donc pas y avoir d'âme éternelle, il ne peut pas y avoir d'âme indépendante du corps. Tandis qu'au contraire la matière peut fort bien exister, a existé et existe indépendamment de l'esprit.

3. Pour les matérialistes, il y a identité progressive de la pensée et de l'être, nos idées sont construites à partir de l'expérience, il n'y a pas d'idées innées ou *a priori*. Les idées que nous nous faisons du monde sont donc justes ; elles le sont de plus en plus au fur et à mesure que nous pénétrons plus avant dans l'expérience, au fur et à mesure que nous avançons dans l'investigation de l'univers, qui force la matière à se révéler à nous.

Dans la dernière leçon, nous n'avons pas eu le temps d'insister sur ce caractère « agnostique » de l'idéalisme qui se retrouve presque toujours en lui, « agnostique » signifie qui pose l'impossibilité d'une connaissance adéquate ou parfaite de l'être. Exemple : dans la philosophie de Bergson, l'intelligence ne peut pas comprendre la vie elle ne peut pas en pénétrer la nature, elle comprend bien la matière inerte dont elle se sert pour fabriquer des outils, car l'intelligence est essentiellement fabricante ou fabricatrice, sa fonction est de créer des outils. (Remarquez qu'il y a là quelque chose de tout à fait intéressant et juste que les recherches scientifiques confirment chaque jour : l'intelligence est une fonction technique, une utilisation d'outils. Mais Bergson, qui n'est qu'un habile rhéteur, Bergson tire de cet argument juste une conclusion fautive. De ce que l'intelligence humaine est apte à fabriquer des outils, il conclut que, fascinée par le spectacle de la matière inerte, elle ne peut rien comprendre du tout à la vie, elle la considère comme inerte, elle la pense immobilisée, figée, et Bergson cache le vice de son raisonnement sous des images qui satisfont les esprits paresseux ; il compare la réalité de la vie, pensée par l'intelligence, à des eaux jaillissantes qui retomberaient glacées sur le sol.

Sa conclusion, c'est que les sciences, qui sont aussi l'œuvre de l'intelligence, manquent la véritable réalité de la vie, et qu'il faut chercher ailleurs, dans une intuition, dans la démarche directe d'une pensée vierge, la possession de cette réalité. Intuition ? Expérience mystérieuse, personnelle, et, en fin de compte, religieuse.

A partir du moment où on admet cela, on entre dans le domaine de l'obscur, de l'irrationnel : c'est exactement le même chemin qui mène des hommes comme Rosenberg, le théoricien du nazisme, à inventer le mythe du sang, les mystères du sang. A partir du moment où on admet une connaissance autre que la science, plus vraie que la science, alors la porte est ouverte à toutes les idéologies, pour fantaisistes qu'elles soient, qui peuvent servir les puissances ou les classes dominantes.

*
**

Assurément, nous ne pouvons pas être aujourd'hui matérialistes en disciples de Lucrèce, mais un matérialiste d'aujourd'hui reste d'ac-

cord avec Lucrèce ou Epicure, sur un certain nombre de principes fondamentaux.

Il paraît nécessaire de distinguer entre deux problèmes :

1. Que représente la matière et quels sont ses rapports avec l'esprit ?

2. Quelle est la constitution de la matière ?

Il est bien évident que les réponses anciennes à ce deuxième problème sont aujourd'hui dépassées, abandonnées.

Comment est née la pensée matérialiste dans l'Occident ?

C'est avec Epicure (l'élève de Démocrite) que nous trouvons pour la première fois, une pensée matérialiste cohérente dans l'antiquité. Éliminez l'idée fautive qu'on attache à l'« épicurien », un bon viveur (alors qu'Epicure était un ascète), un homme riche qui jouit des biens de la fortune (alors qu'Epicure était un homme pauvre occupé d'études et du seul plaisir de l'amitié).

Epicure enseignait la philosophie à Athènes vers l'année 306 avant notre ère ; c'était un moment misérable de l'histoire d'Athènes, misérable par l'économique, et par le politique : le chômage est installé dans Athènes, les hommes libres se voient enlever leur travail par les esclaves publics et privés, on expulse les chômeurs qui vont grossir en exil, les bandes de mercenaires. Pendant ce temps, les nouveaux riches étalent leurs fortunes et la classe des artisans et des marchands s'éteint. Politiquement, Athènes voit disparaître peu à peu les libertés dont elle jouissait, les classes possédantes détiennent le pouvoir et les citoyens qui ne sont pas assez riches perdent leurs droits politiques.

Dans cet effondrement, des philosophes comme Epicure élèvent leur voix et invitent les hommes sages à se retirer de la cité, à se retirer de la société pour sauver leur bonheur, pour assurer leur santé morale.

(C'est une chose plaisante de voir les premiers matérialistes inviter les hommes à se retirer de la vie civique, loin de la politique, matérialisme d'une époque où les sciences sont à peine nées, où les hommes sont encore très ignorants).

Vous connaissez l'image de Lucrèce : le Sage, sur la montagne, contemple la tempête qui agite les flots ; les flots agités représentent la condition du vulgaire, la condition des hommes qui vivent parmi l'agitation, les passions de la vie sociale ; la montagne est le symbole de la solitude du philosophe, retranché de la vie politique. Mais il ne servirait de rien d'échapper aux angoisses de la vie sociale, s'il fallait retrouver dans la solitude les angoisses de la mort, la terreur des dieux. Seule, une conception naturaliste, une conception matérialiste de l'univers peut donner aux hommes la sérénité et le bonheur. Il leur faut un univers sans puissances spirituelles, sans puissances surnaturelles ; or, il existait déjà depuis le v^e siècle une physique naturaliste, celle de Démocrite qui expliquait les choses par des *atomes*, des corpuscules indivisibles, insécables, indestructibles, doués d'une figure,

d'une position, d'une grandeur. Cette représentation géométrique de l'univers, voilà ce qui convient à Epicure pour sauver l'individu dans cette société qui se perd. Il reprend, en la renouvelant, la conception de Démocrite : il imagine des atomes, corpuscules insécables, doués de pesanteur, qui sont en nombre fini, et de grandeurs et de forces différentes, mais en nombre fini, incapables de changement, essentiellement pleins. Ces atomes tombent dans le vide, entraînés par leur propre poids. A un moment indéterminé, ils s'écartent un peu de la verticale, selon la « déclinaison », d'où suit qu'ils se heurtent, rebondissent, s'associent et constituent des composés.

Ainsi, Epicure décrivait un monde sans finalité, sans but, sans dieux, où ne jouaient que des causes mécaniques. Dans cet univers, l'âme de l'homme elle-même est matérielle, elle est composée d'atomes, extrêmement subtils, analogues à ceux du souffle et de la chaleur et d'atomes plus subtils encore. A la dissolution du corps, l'âme se dissout aussi et meurt, de telle sorte qu'il n'y a plus à craindre de jugements terribles, de châtiments infernaux.

Pas plus qu'il n'y a à craindre les dieux. Ils existent, accorde Epicure, mais semblables aux hommes sans en être, ils n'ont pas de corps, mais un quasi-corps, pas de sang, mais du quasi-sang, et figés dans un calme bienheureux, ils n'exaucent aucune prière, ne se soucient absolument pas du monde ni des hommes.

Comme l'a dit admirablement Marx, ces dieux ne sont pas l'invention d'Epicure :

Ce sont les dieux plastiques de l'art grec... Le calme théorique est un élément capital du caractère des divinités grecques.

La pensée d'Epicure fut reprise au 1^{er} siècle de notre ère par un philosophe latin, Lucrèce : dans une époque aussi divisée, aussi misérable que le temps de la vie d'Epicure ; le 1^{er} siècle est rempli de la double lutte entre les esclaves et leurs propriétaires, celle des nobles et des chevaliers. Dans cette période bouleversée, Epicure apparaît à Lucrèce comme un homme divin, un homme capable de donner aux autres la paix et le bonheur. En même temps, Lucrèce est attiré par la pensée d'Epicure, par ce qu'elle contient d'explication rationnelle du monde, car en ce 1^{er} siècle se dessine un grand mouvement dans les sciences naturelles, un grand mouvement en faveur de l'expérience et des découvertes techniques ; on cultive l'arpentage, l'architecture, l'hydraulique, la médecine ; on découvre la loi des vases communicants, on recherche l'origine des marées. Et Lucrèce, passionné d'explication scientifique, curieux de détails, entreprend un exposé cohérent, complet de la pensée matérialiste : le *De Natura Rerum*. Il n'y a aucune place dans le *De Natura Rerum* pour une existence extérieure au monde, il n'y a aucune cause du monde. Dans un espace infini, pendant une durée infinie, tout naît, vit et meurt conformément aux lois d'un mouvement perpétuel. Ce monde matériel est indépendant de la conscience que l'homme a de lui ; la réalité est établie par le seul mouvement des atomes, dans un espace et un temps qui sont indépendants de la représentation de l'homme. Enfin, la connaissance est une action du monde sur l'homme, et toutes les idées ont leur origine dans la sensation.

Certes, la physique des anciens est très primitive ; il y a un écart considérable entre la théorie et le monde ; la théorie est d'ailleurs souvent édiflée *a priori*, avant toute expérience ; cet écart entre la théorie et le monde subsistera jusqu'à l'avènement de la science moderne ; il peut facilement s'expliquer par :

1. L'absence des instruments d'investigation qui permettent de pénétrer sous les apparences et d'atteindre la réalité des choses (c'est la radio-activité qui seule a permis de briser l'atome et d'en pénétrer la structure).

2. Par l'absence d'une méthode expérimentale permettant de procéder de façon systématique à l'établissement des faits.

3. Par l'insuffisance des instruments mathématiques.

Pour toutes ces raisons, les matérialistes anciens ont commis de graves erreurs.

Nous savons aujourd'hui que ces atomes durs et insécables ne correspondent à rien dans la nature. De même, rien dans l'atomisme ancien ne permet d'expliquer l'évolution des choses et des êtres, puisque tout phénomène est accroissement ou diminution de la matière, on ne peut comprendre l'évolution qualitative.

De même encore ce *clinamen*, cette déclinaison des atomes, qui ne correspond à aucune expérience, et qui est là pour expliquer la liberté, cette déclinaison représente une sorte de principe spirituel qui laisse une entrée possible à l'idéalisme.

Sur le problème : Quelle est la constitution de la matière ? les matérialistes anciens se sont trompés.

Nous savons aujourd'hui (cf. Perrin : les atomes) que l'atome est un centre autour duquel gravite une sorte de petit système de planètes émettant des décharges électriques, le centre ou noyau de l'atome est lui-même complexe et de structure très variée, et si on pénètre dans cet univers intra-atomique, on découvre qu'il faut pour interpréter les phénomènes, une mécanique différente de la mécanique classique, et un instrument mathématique nouveau.

La matière ne représente plus pour nous, le dur, l'insécable, ou ce que Descartes appelait l'étendue et qu'il pensait être quelque chose de simple ; la matière représente pour nous ces atomes dont les physiciens et les chimistes nous livrent désormais la complexité mouvante.

Il n'en reste pas moins que les matérialistes anciens, parce que leur méthode était de chasser les forces spirituelles du monde et de le décrire géométriquement, ont eu un certain nombre d'anticipations remarquables des vérités scientifiques ultérieures.

Exemples : 1. Quand ces atomes se sont rassemblés en un composé, ils n'en conservent pas moins le mouvement atomique, de telle sorte qu'un corps quelconque est en état constant de vibration interne ; or, aujourd'hui, nous savons que le repos d'un fluide en équilibre n'est qu'apparent et cache un régime de violentes perturbations internes ; nous savons que l'immobilité est une pure apparence, que la matière sans mouvement est inconcevable.

2. L'indestructibilité de la matière, principe fondamental d'Epicure et de Lucrèce, représente comme une anticipation des principes de Lavoisier.

3. L'affirmation d'une causalité universelle, exempte de toute finalité, annonce le principe du déterminisme dont Claude Bernard dira au XIX^e siècle qu'il est la condition de toute recherche scientifique.

4. Il y a dans le *De Natura Rerum* une esquisse de l'évolution animale qui contient en germe les hypothèses de Darwin, etc.

Le matérialisme antique annonce souvent les sublimes découvertes de la science future, et bien qu'il se soit trompé sur le problème, qu'il ne pouvait résoudre, de la constitution de la matière, il n'en a pas moins résolu correctement le problème des rapports de la pensée et de la matière ; sur ce point, toutes les découvertes de la science ont confirmé ses résultats.

Ce qui demeure du matérialisme antique, c'est :

1. *L'objectivité de l'univers.*

Epicure écrit :

L'univers se compose des corps et de l'espace, l'existence des corps nous est garantie par-dessus tout par la sensation... Quant à l'espace... l'étendue... s'il n'existait pas, les corps n'auraient ni siège où résider ni intervalle où se mouvoir, alors que nous voyons cependant avec évidence ce mouvement.

Lucrèce écrit :

L'existence de la matière est suffisamment affirmée par le sens commun.

De même, Lénine écrivait, dans *Matérialisme et Empirio-criticisme* :

La notion de matière n'exprime que la réalité objective qui nous est donnée dans la sensation.

L'argument de Berkeley de la relativité des sensations ou des erreurs des sens, ne vaut rien contre l'objectivité du monde, la science permet de surmonter ces erreurs et de serrer de plus près la réalité de ce monde dont la sensation n'est qu'une connaissance approchée. Entendez bien que si je dis, objectivité de l'univers, je veux dire aussi bien objectivité de l'espace et du temps. Une forme de l'idéalisme plus raffinée que celle de Berkeley, comme l'idéalisme de Kant, en affirmant l'existence d'une réalité objective, affirme que l'espace et le temps sont des cadres qui appartiennent à l'esprit et que l'esprit impose à l'être ; c'est encore de l'idéalisme, et Engels écrit à ce sujet :

L'espace et le temps sont des formes fondamentales de toute existence, l'existence en dehors du temps est une absurdité aussi monstrueuse que l'existence en dehors de l'espace.

Voici la définition que donne Lénine de l'univers :

C'est la matière en mouvement, et cette matière en mouvement ne peut se mouvoir autrement que dans l'espace et dans le temps.

2. *L'indépendance de la matière par rapport à l'esprit et la dépendance de la pensée par rapport à la matière.*

Sans doute, l'explication de l'âme par un composé d'atomes de différentes subtilités est grossière, mais le développement des sciences

psycho-biologiques prouve désormais, par des faits précis, et des lois solidement établies, que la perception dépend des organes des sens, des nerfs sensitifs, des centres spécialisés du cerveau, centres auditifs, visuels, olfactifs, etc...

Que la mémoire est essentiellement corporelle et qu'elle consiste dans la conservation de phénomènes bio-électriques dans le cerveau.

Que l'attention et le jugement dépendent d'une tonicité générale de l'organisme, d'une tonicité musculaire et nerveuse.

Toute la pensée apparaît avec la formation d'un organisme suffisamment différencié et hiérarchisé, toute la pensée s'altère ou disparaît dès que cet organisme est lésé, de telle sorte qu'un matérialiste d'aujourd'hui ne peut pas concevoir, pas plus qu'un matérialiste ancien, la pensée pure, l'âme immortelle ou éternelle.

Par contre, un matérialiste, aujourd'hui comme au temps d'Épicure, aujourd'hui beaucoup mieux qu'au temps d'Épicure, affirme l'indépendance de la matière par rapport à l'esprit ;

a) D'une part, les progrès des sciences nous font connaître précisément une quantité de mouvements qui s'accomplissent de façon entièrement mécaniques, sans aucune espèce de pensées, je veux parler particulièrement du domaine de la biologie où l'on a eu tant de peine à vider le mouvement de la pensée : le comportement instinctif des vivants, le comportement habituel des vivants, s'expliquent comme des réactions déterminées à des *stimuli* déterminés, des réactions qui varient en fonction du milieu.

b) D'autre part, les sciences de la nature affirment positivement que la terre a existé en des états tels que l'homme, ni aucun être vivant ne l'habitaient et ne pouvaient l'habiter. La matière organique est un phénomène tardif, le produit d'une très longue évolution. (Cf LÉNINE : *Matérialisme.*) L'homme est lui-même apparu très tard dans l'histoire du monde, il est issu d'espèces qui l'annoncent et son intelligence se forme et se développe en même temps que se forme et se développe sa structure physiologique si finement différenciée. (Cf PRENANT : 1. *Darwin*, 2. *Marxisme et Biologie.*)

3. Ce qui demeure du matérialisme antique, c'est l'impossibilité de la création du monde qui devient un mythe, comme celui des enfers ou du jugement dernier.

La matière existe, dans l'espace et à un certain moment ; par conséquent, l'univers n'a pu être créé, car il a fallu à Dieu, pour pouvoir créer le monde, un moment qui n'a été à aucun moment. (Dieu par définition est hors du temps.) Et puisque Dieu est en dehors de l'espace et du mouvement et de la matière, il a fallu qu'il crée l'atome, et l'espace, et le mouvement, à partir de rien, ou de l'esprit, mais jamais on n'a expérimenté l'esprit créant l'espace et l'atome : cela n'existe pas.

La création est un mythe, une fantaisie des hommes encore ignorants, ou bien c'est un vœu du cœur, un appétit qui échappe au contrôle scientifique et contredit à toutes les données des sciences. Cela me conduit à la conclusion.

Ce qui subsiste des matérialistes anciens, dans le matérialisme contemporain, c'est la passion de la connaissance scientifique, la ferme

volonté de déchiffrer le monde, d'écrire sous sa dictée, de le surprendre peu à peu en tous ses replis, de le comprendre peu à peu par une expression mathématique de plus en plus souple et précise.

Le philosophe matérialiste, c'est celui qui, dans tous les temps, semblable à nos encyclopédistes, a pour mission de faire connaître à tous les résultats des sciences, le visage de l'univers que les sciences découvrent. C'est son œuvre — il est le vulgarisateur des sciences — œuvre qui ne peut pas être celle des savants, absorbés par les recherches de détail, œuvre magnifique, à laquelle Voltaire appelait ses contemporains : éclairer le peuple, éclairer la nation.



Autorisation de la censure N° 2.694

C. O. L. N° 11.0312

BIBLIOTHEQUE
MARXISTE DE
PARIS

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

" Apprendre pour mieux servir la France et son peuple. "

BUREAU :

Président : M. Maurice HUSSON.

Secrétaires : MM. Augustin BALLICIONI et Maurice CONQUERE.

Trésorier : M. Maurice LE GOAS.

Membres : Mme Cécile ANGRAND, MM. Joseph BILLIET, Marcel COHEN, Roger GARAUDY, Maurice DULONG, VIGUE.

COMITÉ DE PATRONAGE :

BILLIET (Joseph), Conservateur des musées nationaux et ancien directeur des beaux-arts ;

CHAPELON (Jacques), Professeur à l'Université de Lille et à l'École polytechnique ;

CHEVALIER (Auguste), Membre de l'Académie des sciences, professeur au Muséum ;

CHOLLEY (André), Professeur à la Faculté des lettres de Paris ;

COHEN (Marcel), Directeur d'études à l'École des hautes études (Sorbonne) ;

JOLIOT-CURIE (Frédéric), Membre de l'Académie des sciences, professeur au Collège de France, directeur du Centre national de la recherche scientifique (prix Nobel) ;

JOLIVET (Alfred), Professeur à la Faculté des lettres de Paris ;

JOURDAIN (Francis), Architecte ;

LANGEVIN (Paul), Membre de l'Académie des sciences, professeur au Collège de France (prix Nobel) ;

LEFEBVRE (Georges), Professeur honoraire à la Faculté des lettres de Paris ;

MAUBLANC (René), Professeur agrégé au lycée Henri-IV ;

WALLON (Henri), Professeur au Collège de France, ancien secrétaire général à l'Éducation nationale.

Toute la correspondance doit être adressée au secrétariat, 8, avenue Mathurin-Moreau, Paris-XIX^e. Téléphone Botzaris 27-37.

Cours : Salle Pelloutier, 8, avenue Mathurin-Moreau.

(Métro : Louis-Blanc — J.-Jaurès.)

Salle de Géographie, 184, boulevard St-Germain, VI^e.

(Métro : Odéon — Sèvres-Babylone.)